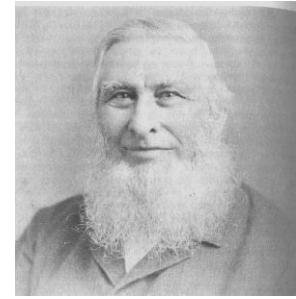


## NORMANDEAU, LÉON-PIERRE (1812-1891)

NORMANDEAU, Louis-Léon-Pierre, prêtre catholique (1835-1840), instituteur, pasteur baptiste (1841-1871), né à Québec le 17 janvier 1812 et décédé à Roxton Pond le 8 juin 1891. Il avait épousé le 17 janvier 1843, Charlotte Augusta Wilby. Tous deux sont enterrés au cimetière de Grande-Ligne



Louis-Léon-Pierre Normandeau est né à Québec le 17 janvier 1812 de Pierre Normandeau et de Marie Charretier. Nous ignorons tout de sa famille et de ses premières années. Il avait fait des études classiques dans sa ville natale en suivant les cours du petit séminaire qu'il termina à 18 ans. Puis il entra au grand séminaire de Québec et participa, comme c'était la coutume du temps, à l'enseignement des petites classes leur montrant les rudiments du latin, de la géographie, de la littérature et des mathématiques, entre autres. Il fut finalement ordonné le 25 octobre 1835 dans la cathédrale de Québec, et il fut nommé vicaire dans la paroisse de Saint-Roch-des-Aulnaies (1835-1837) puis curé de la paroisse de Saint-Léon-de-Maskinongé (1837-1839)<sup>1</sup>. Il avait fait notamment des réparations au presbytère et trouvait qu'il aurait pu y rester plus longtemps. Plus globalement, il était en désaccord avec son évêque sur sa façon de nommer les prêtres; refusant d'obtempérer à une nouvelle nomination, il fut suspendu et laissé à lui-même sans aucun moyen de subsistance. Normandeau qui doutait aussi du bien fondé de certains aspects de la discipline ecclésiastique était donc dans une situation de transition mais était encore prêtre.<sup>2</sup>

Il fit alors un bref séjour aux États-Unis, peut-être dans l'espoir de se trouver un emploi. Il constata vite l'impasse où il se trouvait puisqu'il ne connaissait pas l'anglais et dut revenir chez lui. Pourtant son passage l'avait mis en contact avec le protestantisme qui respirait la paix, la piété et l'amour fraternel, sapant ses préventions contre la religion réformée. Par ailleurs, le contraste qu'il observa entre la richesse des deux pays l'amena à penser que la cause du retard bas-canadien pourrait être dû à la domination de l'Église catholique sur la société. A son retour au pays après quelques mois, il fut rappelé par l'ignorance et la superstition chez ses compatriotes. Rappelons que ces tourments et ces réévaluations ont comme toile de fond la situation de la colonie au lendemain de la Rébellion des patriotes en 1837-1838, même s'il n'y a pas participé.

Il retourna encore aux États-Unis en pensant pouvoir y enseigner le latin et le français et quitter définitivement le sacerdoce. Mais cette fois, c'est l'isolement et l'éloignement de son pays qui lui causait problème. Il rentra donc de nouveau au Canada en mai 1840 pour

<sup>1</sup> Selon les indications fournies par J.-B.-A. Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, Montréal, Imprimerie de l'École catholique des sourds-muets, 1908, vol 1, Les anciens, à l'article Normandeau.

<sup>2</sup> Les lettres de Louis Roussy et d'Henriette Feller dans la *Feuille religieuse du canton de Vaud* entre 1841 et 1844 nous apprennent davantage. J.M. Cramp, dans *Les Mémoires de Madame Feller* s'en était largement inspiré, p. 147-153.

revoir son frère qui habitait L'Acadie. Joseph Crevier, le curé du village, accepta de l'héberger ensuite contre quelques services. On le dit traditionnellement vicaire, mais sa situation n'est pas aussi nette, il a tout du pensionnaire chez un curé qui se montre plutôt accueillant. Ayant épuisé la bibliothèque de son hôte, Normandeau se résigna à la lecture du Nouveau Testament (probablement en latin) et il dut constater qu'il y avait un grand décalage entre ce que présentait le texte et la réalité de l'Église catholique. Touché, il se remit à prier. Il voulait encore une fois retourner aux États-Unis pour étudier finalement quel était le système religieux qui répondrait le mieux à ses nouvelles attentes quand il entendit parler de la Mission de Grande-Ligne. Aussi bien déjà de s'en informer.

Sa situation était davantage critique, l'évêque ayant nommé à L'Acadie un nouveau curé, plus instruit et plus jeune pour remplacer le précédent jugé trop conciliant avec les protestants de l'endroit. Son objectif était de faire rentrer au bercail les égarés de Grande-Ligne et d'empêcher les enfants de fréquenter leur école. Après quelques hésitations, à l'automne 1840, Normandeau se décida à rencontrer Madame FELLER, tout étonné qu'une femme soit si au fait des positions réciproques catholiques et protestantes. Il aurait voulu rencontrer un homme, Pendant que M. CELLIER et M<sup>me</sup> Feller lui expliquaient « les erreurs » de son Église, la directrice avait demandé à Louis ROUSSY parti prêcher ailleurs de revenir. Ensemble, ils passèrent une semaine à étudier la Bible, à discuter de ses affirmations en rapport avec l'Église et à prier. Sa conversion n'alla pas de soi, accablé par ses doutes et les difficultés qu'il rencontrerait s'il devenait protestant. À la fin de la semaine cependant, son adhésion était complète et il était prêt à affronter tous les dangers liés à son changement d'orientation. Le dimanche soir, on pouvait le présenter au culte comme un disciple du Seigneur Jésus, nouvelle qui enthousiasma les personnes présentes. Roussy en parla dans une lettre comme « un des conducteurs de ce peuple, jeune, éclairé, instruit, plein d'énergie ». Madame Feller ajoutera pour sa part : « Plus je vis avec M. Normandeau, plus je vois que le Seigneur nous a fait une grâce immense en nous l'amenant. Il a un caractère fort aimable, et il est imple comme un enfant; il est modeste, humble ; et bien plus instruit que tous les prêtres que nous avons vus jusqu'à présent » (FRCV, p. 191).

Apprenant ce changement, le curé de L'Acadie l'exhorta à ne pas suivre le chemin des apostats du temps de la Réforme mais à revenir à l'Église comme l'enfant prodigue était retourné vers son père. « Dans sa réponse, M. Normandeau dit au prêtre combien il était reconnaissant à Dieu de l'avoir éclairé, énumérant les erreurs de l'Église romaine et invitant son ancien compagnon à se joindre à lui dans la recherche de la vérité » (Cramp, p. 149). Le curé tonna en chaire contre lui, en vint à la diffamation et à l'excommunication, mais le nouveau converti avait déjà dépassé le stade des invectives. Madame Feller en janvier 1941 ne tarit pas d'éloges. « Vous seriez étonnés de sa connaissance des Saintes Écritures, acquise en aussi peu de temps. Plus nous vivons avec lui, plus nous découvrons en lui d'instruction, de dons intellectuels, de qualités de cœur et de caractère. » (FRCV, p. 342)

Fort de ses années d'enseignement à au séminaire de Québec et convaincu que c'était là le don que lui avait accordé le Seigneur, il accepta dès l'automne de 1841 d'enseigner aux pensionnaires et aux externes les plus avancés de l'Institut de Grande-Ligne, ce qu'il fit pendant plusieurs années. Ses connaissances des matières, sa compétence et son savoir-faire soulageaient M. Roussy et les autres membres de Grande-Ligne de bien des soucis et il

demeura d'un apport précieux pour la Mission. Il est simple, clair, précis et plein de douceur et les élèves l'adorent.

Probablement grâce aux bons soins du pasteur Robert Baird de la Foreign Evangelical Society of New York<sup>3</sup>, la mission de Grande-Ligne a pu bénéficier des services de Charlotte Augusta Wilby, une Américaine de Boston, à partir de l'été 1842. Non seulement s'est-elle chargée de nombreuses occupations domestiques pour soulager Madame Feller, mais on a pu ajouter grâce à cette nouvelle venue la géographie physique, la chimie et l'anglais au programme des cours. Cette éducatrice qu'on dira pieuse, « cultivée », avec « infiniment d'esprit et de grâce », aura tout pour intéresser son collègue<sup>4</sup>. Léon et Charlotte ayant tous les deux trente ans s'épouseront le 17 janvier 1843, en présence d'Henriette Feller, qui signera le registre. Compte tenu des difficultés que le mari avait éprouvées en anglais à ses débuts, elle devait certainement être bilingue. Manassé PARENT nous assure qu'il ne la connaissait même pas au moment de sa conversion, entendant par là que la question du mariage n'était pas une motivation pour quitter le sacerdoce. Ils n'eurent pas d'enfant. Par ailleurs, Normandeau a dû rapidement progresser dans la connaissance de langue anglaise car il a pu traduire en 1849 une œuvre de 200 pages, sans doute conseillé par son épouse et le pasteur Côte avec lequel il collaborait.

Même s'il eut au début toutes les peines du monde à se lancer dans la prédication, guidé par des oeuvres théologiques pertinentes et les conseils de M. Roussy, il se révéla vite un excellent prédicateur, selon Cramp qui l'avait entendu. Pour sa part, Manassé-B. Parent trouvait qu'« il n'avait pas de grands élans, ni un grand feu. Il parlait simplement, mais il nous disait bien des choses que nous ne savions pas ». Son message était essentiellement basé sur la Bible qu'il avait fait sien.

D'autres besoins se feront sentir, les pasteurs étant plus rares que les enseignants. En 1848, il avait été officiellement reçu à Saint-Pie dans une communauté qui comptait alors quelque 80 membres. De 1850 à 1855, il sera pasteur à Grande-Ligne, continuant de s'occuper un moment de son ancienne église par suppléance. C'est le 26 janvier 1851 qu'il fut formellement consacré comme pasteur à Grande-Ligne et que Théodore Lafleur qui venait de rentrer de sa formation à Genève alla prendre la charge de Saint-Pie où il fut alors consacré au ministère.

L'année précédente, un des moments émouvants pour Léon Normandeau avait certainement été la mort prématurée du pasteur Cyrille CÔTE. Ce dernier l'avait fait demander à Hinesburg VT où il était tombé malade. Côte le connaissait bien car il avait travaillé avec lui à préparer des livres et des traités l'année précédente. Ainsi comme collègue, il l'avait accompagné dans ses derniers moments et Côte s'était éteint paisiblement le 4 octobre 1850. Les catholiques le feront plutôt mourir d'une crise cardiaque au sortir de la chaire pour montrer ce qui attend ceux qui quittent l'Église catholique et qui n'ont pas le temps de se repentir. Normandeau lui-même sera victime d'une telle calomnie et on le fera mourir de la

---

<sup>3</sup> Qui soutenait de nombreuses sociétés et de nombreux missionnaires à travers le monde et suivait attentivement leur évolution.

<sup>4</sup> Il faut ajouter à l'équipe Mademoiselle Sophie JONTE, M. Roussy et Madame Feller qui donnent certaines leçons et dès l'automne, le pasteur Philippe WOLFF, très qualifié qui est arrivé de Genève au cours de l'été.

même façon peu après, sans se rendre compte qu'il était encore bien vivant. Il dénoncera le procédé avec quelque ironie dans sa « Lettre d'un revenant » envoyé de Grande-Ligne au *Semur canadien* le 3 avril 1852.

En 1851, le pasteur Normandeau avait préparé un « magnifique recueil » (Provost) de *Cantiques Chrétiens à l'usage des églises du Canada*. Il le dédia à Louis Roussy, « le plus ancien pasteur français en Canada qui ait enseigné aux Canadiens à chanter les louanges de Dieu dans une langue qu'il comprissent » (Provost citant la préface du livre). La compilation comprenait quelque 400 cantiques. Quand la congrégation rassemblait des anglophones et des francophones, il arrivait, selon Cramp, que l'on choisisse un cantique dont la mélodie était connue de tous. Chacun l'entonnait alors dans sa langue, joli rapprochement selon ses dires (p. 201). C'est sans doute aussi ce recueil qui fut utilisé en 1852, au moment de l'inauguration à Sainte-Marie/Marieville du premier temple protestant francophone au Canada. Les pasteurs Normandeau et Lafleur participèrent à la fête en prêchant à cette occasion.

Le premier collaborait aussi avec Narcisse Cyr dans son journal *Le Semur canadien*. On retrouve ici et là un article frappant (bien que plusieurs années du journal soient perdues) comme sur celui qui pose la question, « Quelle est la vraie Église? », retraçant la vie dans les communautés chrétiennes des premiers siècles, insistant sur l'importance des membres de la base et des assemblées qui choisissaient leurs responsables, à cent lieues de la hiérarchie catholique ultérieure.

En plus de sa tâche d'enseignement ou pastorale, Normandeau faisait du colportage ou ranimait des contacts durant l'été comme c'était généralement la coutume, d'autant plus que l'année scolaire de l'époque était plus courte que celle d'aujourd'hui (octobre à avril). Dès l'été 1854 semble-t-il, il se rendit à Québec avec son épouse pour tenter de mettre en place un début de communauté. Il y fut témoin d'une conversion étonnante et la femme convaincue de sa nouvelle orientation demanda rapidement le baptême à la grande consolation du couple missionnaire.

Peu après, Madame Feller organisa une tournée aux États-Unis pour recueillir des fonds afin de soutenir son oeuvre et, même atteinte par la maladie, elle n'y manqua pas et y resta sept mois. Pour leur part, Léon Normandeau et son épouse très engagée dans la mission devaient y faire une collecte semblable dans les villes de Washington, Baltimore et quelques autres encore, et ils croiseront la directrice. Malheureusement, M<sup>me</sup> Feller, malade, ne put les accompagner dans leur périple comme elle l'aurait souhaité et elle dut se reposer chez des amis à Philadelphie.

On ne sait pas exactement à quel moment Normandeau laissa l'église de Saint-Blaise pour celle de Québec. La transition semble avoir été progressive, puisqu'on note sa présence à l'été 1856 et probablement en 1857 également. Il en prend charge en 1858 et y reste dix ans. Au moins huit familles de la ville s'identifient aux chrétiens évangéliques, la communauté de Québec ayant commencé avec une vingtaine de membres. Ils se font baptiser l'année même de leur conversion dans l'église baptiste anglophone située dans la Basse-Ville. Plusieurs autres se montraient sympathiques aux idéaux protestants, mais n'adhéreront au baptême que plus tard.

Traditionnellement, on dit qu'après le départ de M. Normandeau en 1868, l'oeuvre resta en suspens pour une vingtaine d'années, la Mission ayant jugé les progrès trop lents et n'ayant pas trouvé les personnes appropriées pour relancer l'évangélisation dans ce milieu très catholique et particulièrement hostile. Un examen récent de deux manuscrits d'époque présentés par Marie-Claude Rocher à l'occasion du 60<sup>e</sup> anniversaire de la paroisse Saint-Marc nous laissent croire au contraire que l'assemblée était relativement fonctionnelle et ces documents affirment que les membres se sont sentis abandonnés lors du départ de leur pasteur, l'année-même du décès d'Henriette Feller<sup>5</sup>.

En effet, la directrice de la Mission de la Grande-Ligne quitta cette terre le 29 mars 1868 attristant son proche collaborateur M. Roussy, les pensionnaires et tous les membres de la communauté. Ses funérailles eurent lieu le 1<sup>er</sup> avril et une foule de personnes venues d'un peu partout voulurent lui rendre hommage à cette occasion. C'est le pasteur Normandeau qui l'accueillit dans la chapelle de l'institut et les pasteurs Benjamin Lewis (de la mission anglicane de Sabrevois) et John Alexander (de la Première église baptiste – anglophone – de Montréal) qui l'accompagnèrent ainsi que le pasteur Théodore LAFLEUR, chacun y allant d'un au revoir ému. Cinq mois plus tard, on plaçait au cimetière un monument à la mémoire de la disparue et la cérémonie était encore une fois présidée par notre pasteur.

La fondatrice disparue, c'est Léon Normandeau qui devint directeur de l'Institut jusqu'en 1870, secondé par Louis Pasche, tout en cumulant au moins la première année les activités pastorales de l'église de Saint-Pie où Alphonse de Liguori Therrien le remplaça en septembre 1869. Une lettre de Louis Roussy citée par D. Vogt-Raguy laisse pourtant voir les limites de sa gestion de l'institution : « Monsieur PASCHE a malheureusement contribué à cet état de choses, mais Monsieur et Madame Normandeau y ont malheureusement beaucoup plus contribué que lui [...] » (p. 413) et il garde peu d'espoir que Tréflé BROUILLET qui leur succédera puisse redresser la situation...

Le pasteur Manassé PARENT qui l'avait alors connu le décrivait comme « un gros court, aux épaules larges, le visage rasé, sauf un collier de barbe déjà grisonnante [...]. Il avait une figure large et épanouie qui indiquait la bonne humeur. Cette humeur paraissait être égale, quoique certains de ses élèves, quand il était directeur [voir plus loin], nous ont dit qu'il pouvait se fâcher et donner, à l'occasion, une bonne gifle. [...] Il parlait avec une certaine lenteur et en bon français, sans affectation. »

Cependant, cette période constitue pour lui un tournant. On se souvient des tourments religieux de ses premières années. Après une évolution plutôt sereine, il en vint à près de soixante ans, à marquer plus radicalement ses choix. Selon Manassé Parent, « dans sa théologie, il avait des tendances matérialistes : il croyait que l'âme est matérielle. Il

---

<sup>5</sup> Peut-être a-t-on jugé plus important de lui trouver un successeur, sans égard pour la jeune assemblée de la Vieille capitale? Il faudrait creuser davantage pour tirer les choses au clair. Comme l'avait montré le passage à Québec du pasteur Vernon à son arrivée au pays, les presbytériens soutiennent activement les baptistes de la paroisse et y envoient par la suite plusieurs colporteurs et pasteurs-étudiants durant l'été. La Grande-Ligne ne semblait donc pas découragée par la situation dans la ville de Québec non plus que la Mission presbytérienne. C'est d'ailleurs la même année 1868 qui sert de point de départ à la paroisse presbytérienne Saint-Jean. Donc, malgré la difficulté de prendre pied dans ce milieu ultra catholique, tout semble indiquer que les missionnaires s'épaulent pour y parvenir et qu'il en faudrait davantage pour les décourager.

n'acceptait pas la version anglaise qui dit : « Dieu est *un* Esprit ». [...] Il fallait dire d'une façon plus générale : Dieu est Esprit ». Il appuyait sur mot *pneuma* qui veut dire vent ou souffle. Cela le conduisait naturellement à l'idée du sommeil des morts, sans qu'il fût pour cela adventiste. » Ce sont des « vues divergentes » de cet ordre qui l'ont amené à se séparer de la Mission en 1870 ou 1871 et qui vont marquer les vingt ans qui lui restent à vivre.

En quittant Saint-Blaise, il vint habiter Granby. Il y avait là quelques familles franco-protestantes, originaires de Saint-Pie et des environs, dont la famille de Baptiste Auger<sup>6</sup>. Les voyant sans pasteur, il se mit à leur faire des cultes dans une maison d'école de l'endroit. Avec le temps, il y constitua une église indépendante, proche des adventistes, à cause de certaines de ses croyances, mais nous ne savons pas combien de temps elle a duré. Comme il interprétait à la lettre certains passages de l'Évangile, pour ne pas se contredire, il finit par cesser de prêcher et sa communauté se dispersa.

Une autre interprétation littérale aurait pu lui causer de graves ennuis. Il mettait de l'avant l'efficacité de la foi, prenant au pied de la lettre le passage de l'Évangile où ceux qui cherchent le Royaume de Dieu et sa justice obtiennent tout le reste par surcroît; il en déduisait qu'on n'avait pas besoin de travailler si on avait confiance en Dieu. Il se laissait donc vivre, cultivait ses fleurs tout en tenant sa maison impeccablement en ordre aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il n'avait pas coupé tous liens avec l'Institut Feller puisqu'il prend la peine d'envoyer au directeur Charles ROUX à l'occasion de la fête des élèves le 22 février 1886 un long poème (72 vers) qui relate un dialogue confiant entre un « enfant de Dieu » et le « Père céleste<sup>7</sup> ».

On le voit, l'écriture lui est familière. Il avait collaboré successivement au *Semteur canadien* de CYR, au *Moniteur* de WILLIAMS et à *L'Aurore* de RIVARD. Provost qualifie son style d'élégant, d'anecdotique et de quelque peu malicieux. Ses connaissances sont impressionnantes et on le traite même d'érudit. *Le Semteur franco-américain* dit de lui en septembre 1887 : « Ce vénérable ami vit encore et habite un coin charmant des Cantons de l'Est. Grand amateur de la nature [,] il a consacré ses moments de loisir à grouper dans sa maison, une foule d'objets curieux. Sa collection d'insectes est, dit-on, fort intéressante ».

Il donne l'impression que la vie lui est douce. Par chance qu'un neveu de sa femme et quelques amis pourvoient à ses besoins et lui avaient sans doute trouvé cette maison. Quand son épouse mourut le 30 octobre 1890 à Granby, ne pouvant habiter seul, il fut recueilli par le pasteur T. Brouillet de Roxton Pond. Après quelques mois de maladie qui affectèrent beaucoup son cerveau, selon M. Parent, il entendit l'appel du Seigneur, le 8 juin 1891. Il avait 79 ans.

Malgré son éloignement pratique de la Mission, il était resté en bons termes avec les baptistes et il sera enterré deux jours plus tard dans le cimetière de Grande-Ligne à Saint-

---

<sup>6</sup> Il était le frère de Michel Auger, de Roxton Pond, député du comté de Shefford, au parlement du nouveau Canada qui venait d'être créé.

<sup>7</sup> Reproduit dans *L'Aurore* du 14 avril 1900, p. 6-7 avec des éléments biographiques sur le pasteur Normandeau et son épouse.

Blaise aux côtés de sa digne épouse qui l'y avait précédé sept mois plus tôt. On peut y voir la modeste stèle qui les réunit pour l'éternité.

2011 et 28 octobre 2014

Jean-Louis Lalonde

## Sources

### Oeuvres

Il avait collaboré à la préparation de deux livres en compagnie du pasteur Cyrille Côte :

*Extract from Ecclesiastical History on the origin of some of the Errors of the Romish Church*, 180 p., qu'il avait rédigé et *Pugilly's Scripture Guide to Baptism*, 200 p., qu'il avait traduit.

Malheureusement on n'en retrouve trace nulle part. Et nous ne savons pas si les oeuvres dont nous ne connaissons que les titres anglais (donnés par Cyr) étaient en fait rédigées en français ou traduites de l'anglais au français.

Il avait de plus écrit plusieurs articles dont nous n'avons pas fait la recension, bon nombre des numéros du *Semteur* ou de *L'Aurore* de l'époque étant perdus d'ailleurs. Notons les suivants.

« Quelle est la vraie Église? », *Le Semteur Canadien*, 26 juin 1851, p. 101-102, et « Lettre d'un revenant, Grande-Ligne, 3 avril 1852,2, *Idem*, p. 108, autre article p. 102-103.

« Prière de l'Enfant de Dieu », « Réponse du Père céleste », poème reproduit dans *L'Aurore*, 14 avril 1900, p. 6-7.

### Manuscrits

Parent, Manassé-B., « Missionnaires de la Mission de la Grande-Ligne – Quelques biographies », collection historique, Bibliothèque de la Faculté de théologie évangélique (Université Acadia), manuscrit dactylographié. Son texte a été reproduit dans *L'Aurore* du 5 février 1926, p. 2.

La *Feuille religieuse du canton de Vaud* donne plusieurs lettres de Roussy et de Feller, entre autres, parlant de la Mission de la Grande-Ligne, et spécialement de Normandeau dans les suivantes. 21\3\1841(186-191) 11\7\41(341-346) 6\3\1842(157-160) 15\1\1843(39-43) 23\5\43(298, son mariage) 10\3\1844(152) 25\8\44(369) 22\10\1854(489).

### Écrits à son sujet

\*\*\*, « Les prêtres apostats (?) », « Le Père L. Normandeau », *Le Semteur franco-américain*, 29 septembre 1887, p. 228-229.

\*\*\*, *L'Aurore*, 2 févr. 1895, p. 5, 26 octobre 1895, p. 9, 19 mai 1911, p. 5, 2 juin 1911, p. 7.

Allaire, J.-B.-A., *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, Montréal, Imprimerie de l'École catholique des sourds-muets, 1908, vol 1, Les anciens, « Normandeau, Léon-Pierre ».

Boucher, Joseph-E., « Boite aux Questions » [Qui a été le premier pasteur de langue française né au Canada?], (biographie du pasteur Louis Léon Normandeau), *L'Aurore*, 15 mars 1949, p. 4-5.

Boucher, Joseph-E., « Le Protestantisme français au Canada », dans Fines, Hervé (dir.), *Album du Protestantisme français en Amérique du Nord*, Montréal, L'Aurore, 1972, 128p., historique p. 11-31 dont les pages 26-28, 30-31, 41, 44, 48-49, touchent à Normandeau.

Cramp, J.M., *Les mémoires de madame Feller*, [1870], version française, Saint-Romuald, Éditions Beauport, 1990, 283 p., spécialement p. 147-53, 158, 167-68, 187-89, 200, 207, 215, 222-26, 251, 253-54

- Cyr, Narcisse, *Memoir of the Rev. C. H. O. Cote, M.D., with A Memoir of Mrs. M. Y. Cote and a history of the Grande Ligne Mission Canada East*, Philadelphie. American Baptiste Publication Society, 144 p., spécialement p. 32, 54, 60-63, 79, 83, 88, 111, 114, 128-29, 141
- Duclos, Rieul-Prisque, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie Évangélique, 1913, I, p. 125, 126, 183, 211-213, 382 et II, 102, 200.
- Fitch, E.R., *The Baptists of Canada*, Toronto, Standard Publishing, 1911, spéc. p. 202, 204-05, 209-10, 225.
- Rivard, L. E., *Chants évangéliques pour le culte public et pour l'édification particulière, à l'usage des églises du Canada : avec musique à quatre parties*, Montréal, Société de Publication des Chants Évangéliques, 1962, 649 p. Ici, « Note Historique » (pour la septième édition) par Joseph Provost, 1891, p. I.
- Therrien, Eugene A., *Baptist Work in French Canada*, Toronto, The American Baptist Publication Society, 1936, 126 p., spéc. p. 59, 63, 79, 98-101
- Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925 », Thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 1996, 1024 pages. Particulièrement les pages 103, 107, 139, 145, 160, 248, 282, 331, 377, 380, 413, 634, ann 6, 9, 14, 24(2), 28.